



GRAND CURTIUS

DÉPARTEMENT DES ARMES **L'ESSENTIEL**



LES ARMES CIVILES

FR

SOMMAIRE

Vers une définition	3
Petit lexique	5
Histoire de l'industrie des armes à Liège	6
La collection du Musée d'armes	9
Des armes d'exception	10
• Pistolet à rouet et à double canon de Louis XIII	10
• Pistolet de Nicolas Noël Boutet	11
• Coffret de pistolets à l'Exposition universelle de Paris en 1889	12
• Le Rapide	13
• Fusil Anson et Deeley	13
• B25 Browning gravé par Félix Funken	14
• Carabine à verrou de type Mauser	15
• Borchartd C-93	16
• Les Glock	17
Des armes de légende	18
• Pistolet à canons juxtaposés	18
• Deringer	19
• Carabine <i>Express</i> : la carabine des safaris	20
• Carabine Winchester	21
• Walther PPK	22
• Pistolet Colt M1911	23



VERS UNE DÉFINITION

Une arme à feu est un instrument servant à lancer un ou plusieurs projectiles, dans une direction et une distance déterminée, en utilisant la force d'expansion des gaz produits par l'explosion d'une substance chimique.

Au fil du temps, différents dispositifs d'allumage ont été développés afin d'obtenir le maximum d'efficacité, de facilité et de sécurité pour un minimum d'inconvénients. Ainsi, les armes à feu portatives peuvent notamment être classées selon que le chargement s'effectue par la bouche de l'arme (entre 1400-1850) ou par la culasse (après 1850).

***Platine à mèche**

L'allumage des premières armes à feu, à poudre noire s'effectuait en présentant avec la main, devant la cheminée à poudre, une mèche allumée. Premiers mécanismes utilisés dans les armes à feu pour plus de sécurité, les platines à mèche se développèrent au début du 15^e siècle et resteront utilisées jusqu'aux alentours 1720, concomitamment avec d'autres systèmes de mise à feu.

À la platine est fixée une pièce en forme de « S », le serpentín, sur laquelle est fixée la mèche allumée. Le mécanisme permet au tireur de faire pivoter le serpentín de manière à mettre feu à la poudre d'amorce contenue dans le bassinnet. La lumière (canal entre le bassinnet et la base du canon) permet ensuite la transmission de la flamme à la charge de poudre propulsive.

***Platine à rouet**

Ce mécanisme complexe, dont l'invention est parfois attribuée à Léonard de Vinci, est apparu au début du 16^e siècle et est semblable à un mécanisme d'horlogerie. Il a l'avantage de permettre le transport d'une arme chargée et prête à faire feu.

Sur la platine, une pièce circulaire en acier

dentée (le rouet) est actionnée par un ressort et sa chaînette selon un mouvement de rotation. Le rouet fait office de frotoir contre une pyrite en fer maintenue dans le chien de l'arme. Le frottement de la pyrite et du rouet provoque une gerbe d'étincelles et ainsi la mise à feu de la poudre d'amorce.

***Platines à silex**

Au 16^e siècle, des mécanismes plus simples basés sur le principe que celui du briquet font leur apparition. Un morceau de silex taillé en biseau maintenu par le chien, heurte une pièce métallique (batterie) lors de la pression sur la queue de détente. Le choc provoque une gerbe d'étincelles qui tombent dans le bassinnet renfermant la poudre d'allumage, en relevant le couvre-bassinnet. Plus fiable que la platine à mèche et plus économique que la platine à rouet, ce système va s'imposer pendant plus de 2 siècles dans toute l'Europe.

***Platine à percussion**

Grâce aux progrès de la chimie au 18^e siècle, on découvre les propriétés détonantes des fulminates de mercure et d'argent. Ainsi, au tout début du 19^e siècle, la poudre noire utilisée pour les armes à feu est remplacée par du fulminate. Sur le plan mécanique, le chien est remplacé par un marteau percutant un piston et l'amorce de la munition.

***Chargement par la culasse**

Connu depuis longtemps, le système à chargement par la culasse ne pouvait pas s'imposer tant que le problème d'obturation de la chambre, côté tireur, n'était pas résolu. Mais d'importantes innovations, telle que la cartouche à culot de métal expansible, qui vont permettre à ce sys-

tème de se développer dans la deuxième moitié du 19^e siècle. La généralisation des cartouches va entraîner la multiplication d'armes sans chien apparent, ainsi que le développement du système à verrou (séquence fermeture, percussion, ouverture et éjection de la douille vide) et du système à répétition (l'action manuelle du verrou permet d'éjecter une douille usagée et de transférer une munition du chargeur vers le canon).

***Armes automatiques**

A la fin du 19^e siècle apparaissent des armes capables de tirer des coups en rafale en maintenant une simple pression maintenue sur la queue de détente. Ce système, utilisé dans le domaine militaire, exploite la force du recul ou les gaz de combustion de la poudre. Les armes semi-automatiques, qui s'imposent également dans le domaine militaire, mais aussi parfois de la chasse, fonctionnent sur ce même principe mais demandent que le tireur relâche et appuie à nouveau sur la queue de détente entre chaque tir.

Âme : surface intérieure du canon.

Amorce : désigne la matière explosive qui communique le feu à la charge propulsive de l'arme.

Baguette : dispositif qui permet de pousser le projectile contre la poudre par la bouche de l'arme.

Balle : projectile tiré par l'arme à feu.

Barillet : de forme cylindrique et rotatif, il abrite, dans un revolver, les chambres qui accueillent les balles de l'arme et qui se présentent successivement à l'arrière du canon.

Bassinet : pièce creuse recevant l'amorce sur les armes à mèche, à rouet ou à silex.

Bouche : partie de l'arme par laquelle est expulsé le projectile et sont insérées les munitions des armes anciennes.

Bourre : dispositif d'origine végétale qui permet de caler le projectile contre la charge explosive.

Calibre : désigne le diamètre des projectiles mais aussi de l'intérieur du canon de l'arme.

Canon : partie de l'arme constituée d'un tube servant à lancer des projectiles

Carabine : arme à feu dont l'âme du canon présente des rayures en spirales.

Cartouche : ensemble contenant le (ou les) balles, la charge de poudre propulsive et l'amorce

Chambre : chambre de combustion, à l'arrière du canon, dans laquelle les munitions sont insérées avant d'être percutées pour être propulsées.

Chien : pièce mécanique qui met le feu à la

poudre d'amorce dans les armes à feu anciennes ou qui percute l'amorce de la cartouche dans les armes plus modernes (chien à mèche, chien à rouet, chien à silex,...)

Crosse : pièce de l'arme à feu, traditionnellement en bois, servant à sa préhension.

Culasse : sur les armes à chargement par la bouche, la culasse est la partie renforcée du fond du canon qui contient la charge. Sur les armes plus modernes, la culasse est placée derrière le canon pour assurer l'étanchéité du mécanisme au gaz produit pendant le tir et permet au projectile d'être propulsé vers la bouche de l'arme.

Fusil : arme à feu pourvue d'un long canon et d'une crosse d'épaule.

Fût : pièce en bois ou en plastique, placée sous le canon et facilitant la prise en main de l'arme tout en protégeant la main du tireur de la chaleur du canon.

Gâchette : pièce interne de l'arme entre la détente et le chien. Lorsqu'elle est actionnée, la détente fait pivoter la gâchette qui libère alors le chien qui vient percuter l'amorce.

Pistolet : arme de poing dont la chambre est intégrée au canon ou alignée avec celui-ci.

Platine : ensemble du mécanisme d'une arme à feu assurant la percussion.

Pontet : boucle de métal protégeant la queue de détente d'une pression accidentelle.

Queue de Détente : pièce du mécanisme de mise à feu pressée par le tireur et qui déclenche le tir.

Revolver : arme de poing équipée d'un système de chambres amenées par rotation devant le canon.



HISTOIRE DE L'INDUSTRIE DES ARMES À LIÈGE

Depuis le 16^e siècle, et encore aujourd'hui, le savoir-faire des armuriers liégeois est reconnu à travers le monde entier. Souvent mal perçues, les armes et leur fabrication sont un des fleurons de notre économie régionale. La principauté de Liège était une zone géographique stratégique pour l'installation de l'industrie armurière. On y trouvait tous les éléments propices à son développement : du bois et du charbon comme combustibles, du fer comme matière première et la Meuse et ses affluents pour produire de l'énergie hydraulique.

C'est au 16^e siècle que l'industrie armurière se développe à Liège. Cependant, on possède peu d'informations sur l'endroit et la manière dont les armes et leurs munitions étaient alors confectionnées. En tous les cas, la ville s'illustre dans un premier temps dans l'artillerie : canons, boulets, poudre. En 1492, la ville acquiert un statut de neutralité politique qui va lui permettre d'établir facilement des contacts commerciaux. C'est, du reste, grâce au transport fluvial et routier que la production liégeoise va s'exporter vers la France, la Hollande et l'Allemagne.



Jean Wiricx, Portrait de Jean de Corte, gravure au burin, Anvers, 1607 - collection Grand Curtius © Ville de Liège

JAN DE CORTE DIT JEAN CURTIUS

Jan de Corte, qui latinise son nom en Jean Curtius, est né en Basse-Sauvènière en 1551. À l'âge de 23 ans, il épouse Pétronille de Braaz, fille d'un riche marchand, avec laquelle il aura deux fils. À l'origine de l'adage « Riche comme un Curtius de Liège », expression utilisée jusqu'à la fin du 18^e siècle, Jean Curtius fait fortune grâce à l'industrie des armes et de la poudre à canon, qu'il exporte et commercialise pour la couronne espagnole, dont il est munitionnaire attiré. Il est également banquier, exploitant de minerais, collectionneur et mécène.

En 1609, la trêve dans la « Révolte des Pays-Bas » stoppe brutalement l'expédition de matériel de guerre malgré les engagements financiers pris par l'Espagne. Pour relancer ses affaires, Curtius décide en 1616 de partir en Espagne pour y développer la métallurgie, spécialité liégeoise dès le début du 17^e siècle.

Auparavant, entre 1595 et 1597, il avait encore financé en partie l'aménagement des quais de la Batte et des Tanneurs, et avait acheté la maison canoniale qui se trouvait à quai pour la remplacer par sa demeure et son magasin. Ces bâtiments étaient composés d'une grande maison à l'avant familièrement appelé « palais », où il recevait ses clients, et d'une résidence privée à l'arrière. L'ensemble de l'habitation était complété par des jardins, des écuries, des dépendances pour les domestiques, etc. L'année précédant sa mort, son fils vendit le « palais » au Mont-de-Piété tandis que la résidence restera dans la famille Curtius jusqu'au 19^e siècle. Après une longue carrière d'industriel, Jean Curtius décède le 13 juillet 1628 à Liégarnes, en Espagne.

LE BANC D'ÉPREUVES

Ayant reçu des réclamations concernant la qualité des armes fabriquées au sein de la principauté de Liège, le Prince-évêque, Maximilien-Henri de Bavière décrète le 10 mai 1672, que l'épreuve de tous les canons d'armes à feu est obligatoire. Celle-ci devait se faire dans un lieu public par un épreuveur assermenté, et porter la marque du perron, symbole de la cité. Cette épreuve va s'aligner sur le décret de Napoléon du 14 décembre 1810. Ce dernier fixe la procédure et le mode de fonctionnement des Bancs d'épreuves. Aujourd'hui, le Banc d'épreuves de Liège est toujours en activité, et plus que jamais obligatoire pour tout type d'armes à feu.

Au 17^e siècle, la production armurière liégeoise prend son envol, grâce à la fabrication d'armes à feu portatives (au détriment des pièces d'artillerie dont la production périclité dans nos régions). Le développement de cette industrie est favorisé par les conflits européens tels que la Guerre de 80 ans (1568-1648) ou la Guerre de 30 ans (1618-1648). La plupart de ces armes ne sont pas signées et très peu de précisions ont été conservées au sujet de ces productions avant le milieu du 17^e siècle. Il n'y a jamais eu de corporation liégeoise des armuriers. Les artisans de ce secteur se répartissaient, selon leur spécialité, dans une des sections des 32 Bons Métiers de Liège. Cette main-d'œuvre spécialisée travaillait à domicile. Ceux appelés « fabricants d'armes », étaient en réalité des marchands qui recherchaient les commandes et les confiaient ensuite aux artisans locaux, dispersés dans les faubourgs. Progressivement, des réglementations vont tenter de contrôler la production, jusqu'alors soumise au règne du « laisser-faire ». Ainsi, dès 1672, les autorités essaient de mettre en place une épreuve afin de garantir la qualité des produits. Mais celle-ci ne deviendra officielle et obligatoire qu'en 1810, sous le règne de Napoléon Bonaparte.

L'armurerie liégeoise va souffrir énormément de la période troublée de la Révolution française puis de l'ère napoléonienne. Les fabricants d'armes liégeois perdent leur statut de neutralité qui leur permettait de commercer avec toutes les nations. L'armurerie passe sous le contrôle militaire de la République et ensuite de l'Empire, qui va lui imposer des restrictions de plus en plus drastiques tant d'un point de vue de la production que de celui du commerce.

Jean Gosuin, armurier liégeois ayant contribué à la chute de l'Ancien Régime, obtient en 1801 le privilège exclusif de la production des armes à Liège. Dans les faits, Gosuin gère un « magasin » réceptionnant les armes conçues par les artisans armuriers qui travaillent toujours de

manière traditionnelle, en indépendant et à domicile, bien qu'ils soient soumis à des normes rigoureuses. En effet, le régime français impose de nombreuses règles de fabrication, jusqu'alors inconnues, bouleversant le monde de l'industrie armurière liégeoise, et la préparant à recevoir, dans un futur proche, de nouvelles technologies. Graduellement, tout au long du 19^e siècle, la mécanisation de pièces d'armes modifie la structure même de la profession. Dans le domaine des armes civiles, Henri Pieper fonde en 1886 la première entreprise liégeoise produisant des pièces d'armes en série à la machine, appliquant pour la première fois en Europe cette méthode importée des États-Unis. Entre 1860 et 1890, l'emploi de machines se généralise et permet de multiplier la production et de concurrencer les nouveaux centres de fabrication d'armes comme ceux des États-Unis. Après l'indépendance de la Belgique, le pays, à nouveau neutre, renoue avec tous les marchés potentiels. C'est un succès formidable. Liège est reconnue en 1860 comme la plus grande ville manufacturière du monde pour les armes.

FABRIQUE NATIONALE D'ARMES DE GUERRE

Le 15 octobre 1888, un ensemble de fabricants liégeois créent la société anonyme « Les fabricants d'armes réunis », afin de remporter un marché consistant à équiper l'armée belge de fusils à répétition de type Mauser. La société entame ses activités en 1889 sous le nom Fabrique Nationale d'Armes de Guerre. Une usine, construite à Herstal, abrite les nombreux équipements nécessaires pour honorer cette commande importante. En 1898, la FN s'associe avec John Moses Browning, inventeur de génie aux innombrables réalisations, et devient le leader mondial des armes automatiques, notamment des pistolets. Durant la Seconde Guerre mondiale, la FN est réquisitionnée par les forces allemandes et ne reprendra ses activités qu'au lendemain du conflit. De nos jours, le groupe FN Herstal est connu dans le monde entier pour la qualité de ses productions.

Lors de la Première Guerre mondiale, l'occupant allemand avait décrété la fermeture des fabriques d'armes.

Pendant l'entre-deux-guerres, l'industrie armurière liégeoise se redressa tant bien que mal, malgré la hausse des salaires, le recrutement difficile de main-d'œuvre et une concurrence accrue. Mais la crise économique de 1929 acheva de plonger le milieu armurier dans une situation dramatique.

S'il trouva un nouveau souffle en 1935, grâce au réarmement des armées européennes à l'approche du second conflit mondial, celui-ci laissera aussi derrière lui de profondes séquelles à ce secteur, qui mettra plusieurs années pour se reconstruire, laissant place à une production de plus en plus standardisée.

Depuis lors, les guerres, les modifications sociétales, les droits légitimes des travailleurs et les acquis sociaux, mais aussi les idéologies antimilitaristes ont provoqué de nombreux bouleversements dans ce domaine. Cependant, la fabrication d'armes à Liège, est encore aujourd'hui, l'un des fleurons de l'économie wallonne.



Fabrique Nationale d'Armes de Guerre (Herstal). Atelier de la fabrication de canons de fusils, vers 1900 ©Université de Liège - Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques



LA COLLECTION DU MUSÉE D'ARMES

Le Musée d'Armes, ouvert en 1885 à l'initiative de Pierre-Joseph Lemille, fabricant d'armes local, et des Autorités communales, est l'un des plus anciens musées de la ville. À l'origine, il avait pour but de rassembler un maximum d'armes à feu portatives en provenance des quatre coins du globe, afin de montrer aux professionnels du métier ce qui se fabriquait de mieux dans le monde en matière d'armurerie. Au fil du temps et des innombrables acquisitions, la collection de ce musée est devenue l'une des plus importantes au monde dans sa spécialité ; outre les armes à feu portatives, civiles ou militaires, elle s'est progressivement étendue aux armes blanches, aux armes défensives, aux armes dites « de traite », aux munitions, aux médailles et autres insignes, etc. Installé depuis le mois de septembre 2018 dans le palais de Jean Curtius, le musée présente, au sein de la section consacrée aux armes civiles, quelque six cents pièces remarquables retraçant l'histoire armurière du 16^e au 21^e siècle. Celles-ci sont les témoins du savoir-faire artisanal de l'armurerie liégeoise qui jouit, encore aujourd'hui, d'une grande et belle renommée internationale.





PISTOLET À ROUET ET À DOUBLE CANON DE LOUIS XIII

Le roi de France Louis XIII développe très tôt un intérêt certain pour les sciences, arts et métiers mais aussi pour les armes et les exercices militaires. Touche à tout, il pratique tour à tour, entre autre, la mécanique et l'armurerie. Le roi possède d'ailleurs une remarquable collection d'armes, entretenue avec soin, pour laquelle il fait travailler les meilleurs arquebusiers français de son époque. Ce cabinet d'armes représente alors la part la plus imposante des collections de la couronne, et les pièces qu'elle recèle constituent aujourd'hui un témoignage de l'éducation guerrière du monarque.

Mécanicien attitré de Louis XIII, Jean le Bourgeois, originaire de Lisieux, en Normandie, était engagé avec ses frères, Pierre et Marin pour s'occuper des horloges, armes à feu et autres instruments de précision des collections royales. Ce pistolet aurait été fabriqué par ses soins vers 1610. L'arme, composée de deux canons maintenus par une bague métallique, et non une soudure, est de petit calibre pour l'époque. Par sa finition, elle n'était visiblement pas destinée aux champs de bataille. Finement sculptée et ornementée, elle relève plus de la pièce d'art et de collection. Dérobée au 19^e siècle, cette arme a intégré les collections du Musée d'Armes par l'intermédiaire de collectionneurs privés.



PISTOLET DE NICOLAS NOËL BOUTET

Né en 1761 à Paris, Nicolas-Noël Boutet est reconnu comme le plus grand arquebusier de son temps.

Réputé pour la perfection de ses productions tant d'un point de vue décoratif que mécanique, il fait carrière comme arquebusier ordinaire du roi Louis XVI, avant de devenir directeur artistique de la Manufacture de carabines de Versailles en 1792 et, en 1798, comme directeur général des Manufactures d'armes et Ateliers de réparation de France. Jusqu'à sa mort en 1833, Boutet réalise des armes tout à la fois solides et élégantes dont le répertoire ornemental fait référence au goût de son temps pour l'antique. Soucieux de la qualité et de la finition, il s'entoure d'exceptionnel artisans dont des maîtres-orfèvres de talent, pour réaliser de véritables chefs-d'œuvre d'armurerie.

MANUFACTURE D'ARMES DE VERSAILLES

Inaugurée en 1793, cet atelier de fabrication d'armes de guerre est installé dans l'Aile du Midi du Palais de Versailles. Dès sa création, la manufacture est confiée à la direction de Nicolas-Noël Boutet. Cette fabrique va mettre au point une carabine Modèle 1793, adoptée par les armées sous le nom de « carabine An III ». La fabrique produit cependant différents types d'armes tels que des fusils, des carabines, des sabres briquets et des mousquetons. Des armes d'honneur et d'apparat y seront aussi produites avec une grande précision dans les décors, les ciselages et les plaquages d'or faisant de ces armes de véritables trésors.



COFFRET DE PISTOLETS À L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1889

L'exposition universelle de Paris en 1889, était répartie sur 50 hectares étendus entre le Champ-de-Mars, le palais du Trocadéro et l'esplanade des Invalides. Si la star de l'exposition étaient sans conteste la Tour Eiffel, célébrant le centenaire de la Révolution française, c'est aux Invalides que prend place le Palais de la Guerre. Ce pavillon, avec une façade de 150 mètres de long, s'ouvrait par un portique en forme d'arc de triomphe et rassemblait une impressionnante collection d'armes. Parallèlement, le palais des Industries diverses consacrait l'une de ses galeries aux armes portatives. Quelque peu éclipsée par sa voisine, la majestueuse galerie des draperies présentait, elle, des fusils de chasse, des épées, des fleurets et des revolvers de poche. On y présente aussi les nouveaux modèles des grandes manufactures françaises dont un premier système qui s'armait automatiquement et des revolvers de poche plats comme des portefeuilles. Lors de cette Exposition Universelle de Paris en 1889, La Belgique présente, avenue du Bourdonnais, une section consacrée aux industries diverses. Chaque industrie a voulu être représentée telles que

LA MAISON GEERINCKX

Dans les années 1860, l'armurier liégeois Geerinckx s'installe à Paris au 93 Boulevard de Montparnasse. Ses productions étaient réputées pour la qualité de leurs mécanismes et la finition sobre de leurs pièces. Les « Almanachs de l'étranger à Paris » mentionnent cet arquebusier comme l'un des rares de la profession chez lequel on fabrique encore des fusils et des pistolets de tir entièrement à Paris. Parallèlement à sa production, Geerinckx disposait également d'un pas de tir au pistolet, c'est-à-dire d'un emplacement aménagé où le tireur se plaçait pour tirer sur une cible d'entraînement.

les dentellières de Malines, les verrieres, la carrosserie, l'ébénisterie, la pelleterie et faisant face au pavillon de l'Angleterre, la section réservée aux armes civiles et militaires. Fusils de chasse, revolvers, poignards et couteaux de chasse font le succès de cette galerie. Ce coffret de pistolets remporta la médaille d'or lors de cette exposition de 1889.



LE RAPIDE

Conçu par un prêtre belge, l'abbé Roland, armurier à ses heures, le fusil de chasse est dénommé « sonivore-concentrateur ». Il est muni, au bout des canons, d'une bague réglable qui atténue la détonation et permet de concentrer la gerbe de petits plombs de façon à en réduire la dispersion et à en augmenter la portée. Ancêtre du « silencieux » et du « choke » modernes, ce dispositif est principalement équipé pour les armes de guerre et les pièces d'artillerie de gros calibre.



FUSIL ANSON ET DEELEY

En 1875, les Britanniques William Anson et John Deeley, tous deux employés au sein de la firme Westley-Richards, située à Birmingham, révolutionnent le monde de l'armurerie en proposant une voie alternative au traditionnel mécanisme à platines. Un mécanisme de percussion simplifié et sans chiens extérieurs, qui deviendra universellement connu sous l'appellation de « système Anson & Deeley ». Chacune de ces deux ingénieuses batteries hammerless (c'est-à-dire sans chiens extérieurs), dont l'armement est assuré par la bascule des canons, est constituée de seulement cinq pièces constitutives, toutes simples et robustes : le chien (portant le percuteur), le ressort principal en « V », le levier armeur, la gâchette et le ressort de gâchette. Lors de l'ouverture de l'arme, l'ergot de longueuse entraîne le levier armeur qui, à son tour, fait pivoter le chien ; ce dernier bascule et comprime son ressort. Lorsqu'il a basculé, le chien est retenu par la gâchette, et l'arme est prête à faire feu. Une pression sur la queue de détente permet à la gâchette d'elle-même basculer sur son axe et d'ainsi libérer le chien qui, poussé par son propre ressort, percute l'amorce de la cartouche.



B25 BROWNING GRAVÉ PAR FÉLIX FUNKEN

En 1897, la Fabrique nationale d'armes de guerre d'Herstal envoie aux États-Unis son directeur commercial avec pour mission de se renseigner sur les nouvelles techniques qui y sont utilisées pour la fabrication de bicyclettes. Ce dernier y rencontre le grand inventeur et armurier John Moses Browning, connu pour sa vingtaine de brevets techniques revendus à l'entreprise Winchester ainsi que pour son principe de récupération des gaz qu'il applique aux premiers prototypes de mitrailleuses développés pour la compagnie Colt. Au cours de cette rencontre, Browning propose au directeur de la FN la licence de fabrication du nouveau pistolet automatique 7,65mm X 17 mm, qu'il vient de mettre au point. Cet accord est le point de départ d'une collaboration industrielle féconde.

Peu avant sa mort, en 1926, Browning achève la mise au point de son ultime chef-d'œuvre : le fusil B25, premier fusil à canons juxtaposés de l'histoire des armes de chasse, dont le mécanisme de percussion était logé au cœur de l'arme. Le concept technique de cette arme concentre à lui seul les années d'expériences et de pratique du maître. Anticipant les besoins des chasseurs de son temps, Browning avait compris que les adeptes de cette pratique préféraient un plan de visée sur un seul axe et une détente sélective unique. Fabriqué en Belgique depuis 1931,, l'arme connaît, encore aujourd'hui, un succès commercial bien vivace.

FÉLIX FUNKEN

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, face aux nombreuses commandes d'armes de chasse esthétisées, la Fabrique nationale crée un nouveau département qu'elle confie à Félix Funken, dont les talents de maître graveur sont déjà très appréciés. Il s'agit d'un atelier de gravure sur armes promis à un développement exceptionnel, au point de compter près de 180 ouvriers graveurs à la fin des années 1960.

Félix Funken a grandement contribué à la renommée des armes de chasse fabriquées à la FN ; par ailleurs, il a fortement renouvelé le répertoire des motifs de gravure sur armes. Les pièces qu'il a signées sont marquées par la prédominance du goût classique anglais (feuilles d'acanthe et scènes de chasse). Il puisait notamment dans le répertoire graphique de l'Art déco. Pour l'ornementation de ce B25, Funken s'est directement inspiré des lignes architecturales de l'époque. Produit à l'occasion de l'« Exposition de l'Eau », qui s'est tenue à Liège en 1939, le maître a décoré la crosse de ce fusil de chasse d'un réseau de lignes qui évoquent les ondes de choc des détonations sur l'eau.



CARABINE À VERROU DE TYPE MAUSER

Le mécanisme à verrou caractérise la culasse mobile sur le canon d'une arme, dont l'ouverture et la fermeture sont actionnées manuellement par une poignée en acier, résistante aux pressions élevées dues à l'utilisation des cartouches modernes, qui permettent de refermer hermétiquement le canon sur la cartouche pour que la balle, la flamme et les gaz de combustion partent bien vers l'avant du canon. Après le tir, la rotation de la poignée de 60 à 90°, permet d'ouvrir la culasse d'avant en arrière pour en éjecter l'étui vide, armer le percuteur et libérer une nouvelle cartouche du magasin situé sous la culasse. Le mécanisme à verrou, mis au point par Paul Mauser, s'est imposé au début du 20^e siècle comme un véritable standard.

MAUSER WAFFENFABRIK

En 1867, Wilhelm et Paul Mauser conçoivent un premier fusil se chargeant par une culasse rotative pour la manufacture d'armes royale d'Oberndorf en Basse-Saxe. Après la guerre franco-prussienne de 1870, ce modèle, le Gewehr 71, est adopté par l'armée allemande. Travaillant sur les fusils à répétition, Paul Mauser met au point une incroyable variété d'armes, dont le modèle Gewehr 93 qui va connaître un succès international, quelques 5 années avant son chef-d'oeuvre, le Gerwehr 98. Son système à verrou accroît considérablement les ventes de la firme allemande. Suite à cette réussite commerciale, l'usine des frères Mauser est cédée au groupe industriel Loewe, un des plus grand consortiums armuriers du monde qui, absorbera même provisoirement la FN Herstal.



BORCHARDT C-93

Premier pistolet semi-automatique réellement efficace de l'histoire des armes de poing, le Borchardt C-93 est conçu en 1893 par l'ingénieur Hugo Borchardt, alors qu'il travaille pour la société Ludwig Loewe en Allemagne. De forme insolite pour l'époque, cette arme combine des nouveautés technologiques comme le court recul du canon et la poignée servant de réceptacle à un chargeur détachable. Si, en raison de ses dimensions et de sa mauvaise ergonomie, cette arme n'a pas été largement distribuée, elle a toutefois préfiguré d'autres modèles comme le Luger P08 ou Luger Parabellum, utilisé par l'armée allemande tant durant la Première que pendant la Deuxième Guerre mondiale. Conçue par Georg Luger, qui en améliore l'équilibre général de l'arme d'Hugo Borchardt, ce pistolet semi-automatique, sorti cinq ans plus tard, connaîtra une formidable réussite sur les marchés tant civils que militaires, le faisant entrer de plain-pied dans la légende.



LES GLOCK

Fondée par Gaston Glock en 1963, l'entreprise autrichienne Glock va s'imposer dès les années 1980 grâce à la production d'une série de pistolets semi-automatiques d'un genre nouveau, les Glock, de nos jours considérés parmi les armes de poing les plus efficaces et les plus fiables au monde. Particulièrement innovante, la firme Glock est en effet la première à intégrer des polymères dans la fabrication de l'un de ses pistolets, le Glock 17. Ajoutée à une ergonomie ingénieuse, l'utilisation de ces thermoplastiques synthétiques permet de fabriquer une arme plus légère, moins sensible à la corrosion et au recul moins brutal grâce à la souplesse du matériau. Munis d'un chargeur de grande capacité, les pistolets Glock sont aussi équipés d'un système de sécurité original : un petit levier sur la queue de détente doit être pressé afin de pouvoir tirer. Ainsi, si la mise en œuvre de l'arme est rapide, le tir ne peut pas être déclenché « accidentellement » tant que ce levier n'est pas pressé. Véritable petite révolution technologique, les pistolets Glock ont rencontré et rencontrent toujours un succès commercial phénoménal.





PISTOLET À CANONS JUXTAPOSÉS

Les pistolets sont apparus dès le 16^e siècle, d'abord munis d'un système de mise à feu à mèche, ensuite à rouet puis à silex. C'est vers 1610 que l'armurier français Marin le Bourgeois, installé dans les ateliers du Louvre sous le patronage de Louis XIII, aurait inventé la platine classique à silex ou platine française, forme aboutie et ultime évolution des différents mécanismes à silex. Exercice périlleux, le chargement de la poudre propulsive s'effectue par la bouche de l'arme à l'aide d'une poire à poudre, avant l'utilisation de la bourre. De taille imposante, leur poignée est souvent dotée d'un lourd pommeau en métal, appelé « calotte », qui peut servir de masse d'arme après avoir tiré l'unique coup du pistolet. Toutefois, assez rarement, certains de ces pistolets sont pourvus de multiples canons juxtaposés. Chaque canon est alors accompagné de sa propre platine à silex, permettant de tirer plusieurs coups à la suite.

ET AU CINÉMA ... PIRATES DES CARAÏBES

La série des cinq films « Pirates des Caraïbes » met en scène la grande époque de la piraterie dans cette région. Durant deux siècles (entre 1520 et 1720 environ), la piraterie se développe en effet dans les Caraïbes, au détriment de l'empire colonial espagnol qui contrôle ce territoire alors appelé « Nouvelle Espagne ». Les flottes, chargées d'un an de production d'argent, constituaient une cible de choix pour ces terribles aventuriers. Les pirates, les boucaniers, les flibustiers et autres corsaires s'armaient de pistolets à silex, relativement maniables, pour les abordages des navires qui prenaient du retard sur les autres.



DERINGER

Le Deringer est un type de petit pistolet de poche, conçu et développé par Henri Deringer, armurier américain installé à Philadelphie, qui lui a donné son nom et l'a fabriqué entre 1835 et 1868. Ces Deringer d'origine, à percussion, portent une inscription avec son nom et le lieu de leur fabrication (Philadelphia). En effet, de très nombreuses copies ont par la suite été commercialisées sous ce même nom par d'autres manufactures, et cette appellation a donc subi une antonomase, désignant désormais tout pistolet de ce type. Cependant, ces fabricants l'ont souvent mal orthographié, avec deux « r » au lieu d'un seul, d'où la graphie erronée largement répandue de nos jours (*Derringer). Alors que le modèle d'Henri Deringer ne permettait qu'un tir avant recharge, la plupart des modèles suivants ont ajouté une deuxième chambre et un deuxième canon, pour permettre de tirer deux fois (double Deringer). C'est avec ce type d'arme, un modèle original produit par Henri Deringer, que fut assassiné le président américain Abraham Lincoln, en 1865.



ET AU CINÉMA ... GANGS OF NEW-YORK

Amsterdam Vallon, fils de prêtre, voit son père mourir en 1846 lors d'un affrontement à New York, entre un groupe d'américains de souche anglaise et un groupe d'immigrés irlandais. Devenu adulte, il veut venger la mort de ce dernier. Réunissant tous les irlandais du quartier derrière lui, il affronte Bill le Boucher, son meurtrier. Le film met en scène le quartier malfamé de *Five Points*, à Manhattan, où la vie est difficile et violente. Des gangs y font la loi et mettent le quartier à feu et à sang, notamment armés de très discrets Deringer.

SYSTÈME À L'ÉCOSSAISE

Vers 1700 apparaissent des petits pistolets de poche, que l'on qualifie chez nous d'« écossaises » car ils sont d'origine britannique. La plupart se caractérisent par un ou plusieurs canons dévissables, qui permettent de les charger par l'arrière de la crosse. D'autres en ont l'apparence, mais ont un canon fixe, de type classique, et sont donc à charger par la bouche. Originellement à silex, le mécanisme de ces pistolets évoluera selon les perfectionnements techniques successifs. Les « écossaises » seront fabriquées, à Liège en particulier, jusqu'au début du 20^e siècle.

CARABINE EXPRESS : LA CARABINE DES SAFARIS

À l'origine, le safari (terme issu de la langue swahili) consiste en des expéditions d'exploration des territoires africains. Cependant, à partir de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle, les colons de toute l'Europe, arrivés en masse, s'adonnent à un nouveau « loisir » : de grandes expéditions de chasse aux gros gibiers ; le terme « safari » connaît alors un glissement de sens... Rapidement, les colons créent les premières « réserves » pour limiter la chasse alimentaire par les populations locales et attirer les amateurs de chasse occidentaux. Parmi la faune africaine, le lion, le léopard, le buffle mais surtout l'éléphant et le rhinocéros sont des cibles de choix, qu'ils surnomment les « big five ». Pour la chasse de ces animaux impressionnants, l'expérience conduit à la fabrication d'armes puissantes tirant, au moyen de fortes charges de poudre, des balles de gros calibre, dont certaines produisent un choc capable d'arrêter net les fauves ainsi que les pachydermes. À cette époque, beaucoup de carabines de chasse doubles, basculantes et à percussion centrale, appelées « carabines Express », sont ainsi fabriquées sur le même principe que les fusils à double canon classiques, mais montées sur des bascules et des crosses robustes et renforcées. Cette carabine a été conçue pour résister aux conditions extrêmes de la savane (très forte chaleur, etc.) et possède une couleur de canon obtenue par jaspage, résultant d'une opération chimique et thermique permettant d'obtenir un acier tendre à l'intérieur du canon et très dur à l'extérieur.

ET AU CINÉMA ... JUMANJI

Jumanji est un jeu d'aventure dans la jungle qui ressemble à s'y méprendre à un simple jeu de l'oie, à la différence près que le message de chaque case devient réalité. Lion, rhinocéros et autres singes facétieux sortent du jeu. Le braconnier Van Pelt, surnommé le chasseur fou et appartenant à l'univers du jeu, coiffé de son casque colonial et vêtu de sa saharienne, est armé d'une carabine de safari de gros calibre.



CARABINE WINCHESTER

En 1860, l'ingénieur Benjamin Tyler Henry, alors directeur technique de la firme Winchester, met au point le fusil Henry, première arme à répétition fiable et fonctionnelle, ancêtre de toutes les carabines Winchester. Cette répétition, manuelle, s'effectue par le biais d'un levier de sous-garde. Les cartouches métalliques de réserve sont contenues dans un magasin tubulaire placé sous le canon. Quelques années plus tard, en 1864, un violent conflit éclate entre Benjamin Tyler Henry et Oliver Winchester, et Henry quitte définitivement la firme à la suite de celui-ci. Après la guerre de Sécession, Oliver Winchester en prend le contrôle, et demande à l'un de ses meilleurs employés, Nelson King, de perfectionner le fusil Henry pour en faire la première carabine Winchester, qui deviendra le célèbre Modèle 1866, surnommé « Yellow Boy » en raison de l'emploi de bronze doré pour le boîtier de culasse. La carabine qui suivit, la Winchester 1873, qui comportait aussi diverses améliorations, fut baptisée « The Gun That Won The West », « l'arme qui conquiert l'Ouest ». Ces armes rencontrèrent un succès retentissant, et devinrent en effet synonymes de conquête de l'Ouest.

ET AU CINÉMA ... BUFFALO BILL

Issu d'une famille aux convictions antiesclavagistes, William Frederick Cody mène une vie d'aventures, participant aux guerres indiennes et cavalier pour Pony Express, le service de distribution rapide du courrier. Fournissant en bisons les ouvriers qui construisent la ligne de chemin de fer de Kansas Pacific, il est surnommé « Buffalo Bill ». Il entre dans la légende grâce au récit de ses aventures par Ned Buntline dans les Dimes Novels (petits journaux), et à son spectacle de théâtre itinérant récréant l'atmosphère de l'Ouest américain. Comme les carabines Winchester, Buffalo Bill est toujours une figure du mythique du Far West, alimentant l'imaginaire cinématographique des westerns.



WALTHER PPK

Produit à partir de 1929 par la société allemande *Carl Walther*, le pistolet semi-automatique Walther PP (Polizei Pistole) connaît rapidement un énorme succès. La clé de cette réussite tient à son faible encombrement, à son mécanisme simple, actionné directement par le recul, et à la fiabilité de son système innovant de sûreté, permettant de le transporter chargé en toute sécurité. Ce pistolet fut grandement plébiscité par les polices européennes, et équipa largement l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale. Au surplus, dès 1931 fut produit le modèle Walther PPK (Polizei Pistole Kurz), version plus compacte et dotée d'une carcasse en alliage léger.

ET AU CINÉMA... JAMES BOND

Personnage de fiction créé par Ian Fleming en 1953, James Bond, connu aussi sous son matricule 007, est un agent pour le Secret Intelligence Service, le service de renseignements extérieur du Royaume-Uni. C'est dans l'opus « James Bond contre Dr. No », sorti en 1962, que le major Boothroyd, chargé des équipements techniques et en particulier de l'armurerie, parvient, sur demande pressante de « M », à convaincre Bond d'abandonner son Beretta, considéré comme un pistolet pour dame, pour un Walther PPK. Avantage indéniable pour James Bond, ce pistolet compact peut facilement être porté discrètement dans un holster sous la veste d'un smoking ! Devenu une icône de la série des James Bond, et bien que disparu pendant quelques films, le Walther PPK effectue son retour et accompagne le célèbre agent secret dans ses aventures dans « Quantum of Solace » et « 007 Spectre »



PISTOLET COLT M1911

Conçu par John Moses Browning, le pistolet semi-automatique M1911 est aussi appelé « Automatic Colt Pistol (ACP) », ou encore « Colt 45 », en raison du calibre unique des munitions avec lesquelles le modèle original pouvait être chambré (.45 ACP). Arme de fort calibre à huit coups (sept cartouches dans le chargeur et une dans la chambre du canon), son tir développe un recul important. Quoi qu'il en soit, en recherche d'un pistolet tout à la fois robuste, maniable, et fiable, ce modèle va rapidement être adoptée par les Forces armées des États-Unis, qui l'utiliseront pendant 74 ans, de 1911 à 1985, notamment au cours des deux Guerres mondiales. Encore aujourd'hui, cette arme est considérée par beaucoup de tireurs américains comme le meilleur pistolet semi-automatique disponible sur le marché, ce qui prouve à nouveau, si besoin en était encore, le génie du maître Browning. En outre, très présente durant la guerre de Corée et celle du Vietnam, sa version modernisée en 1926, le M1911A1, arme toujours certains corps de l'armée américaine et des organisations tels que le FBI ou le SWAT.

ET AU CINÉMA... PULP FICTION

Film de gangsters réalisé par Quentin Tarantino en 1994, il met en scène trois histoires qui s'enchevêtrent. Les héros sont Vincent Vega et Jules Winnfield, tueurs à gages pour le compte de Marsellus Wallace. Tous deux armés de leur Colt 45 chromé, ils enchaînent les exécutions et les conversations décalées.



INFO

+32 (0)4 221 68 17
infograndcurtius@liege.be
www.grandcurtius.be

